

Il existe sans nul doute un « esprit SHLF »

Entretien avec Sylvain MENANT

Marina MUREȘANU IONESCU¹

Né en 1939, agrégé des Lettres classiques (1963), docteur de l'Université Paris-Sorbonne (1974), docteur d'État ès-lettres (1979), Sylvain Menant a été professeur à l'Université Paris-X Nanterre (1981) puis professeur de littérature française du XVIII^e siècle à l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV, aujourd'hui Sorbonne Université), où il a dirigé le Centre d'Étude de la Langue et de la Littérature françaises des XVII^e et XVIII^e siècles, laboratoire du Centre National de la Recherche Scientifique. Marié à Geneviève Artigas-Menant depuis 1963, il a trois enfants, quatorze petits-enfants et trois arrière-petits-enfants. Il a été directeur de la *Revue d'Histoire Littéraire de la France* avant de devenir président de la *Société d'Histoire Littéraire de la France*, et a présidé l'*Association Internationale des Études Françaises*, dont il a longtemps, comme secrétaire général, organisé le congrès annuel. Il a accompli de fréquentes missions de conférences et d'enseignement à l'étranger. Spécialiste de l'œuvre de Voltaire, sur laquelle il a dirigé un séminaire international à la Sorbonne pendant de nombreuses années, il a publié une édition des *Contes en vers et en prose* (Classiques Garnier), du *Siècle de Louis XIV* (Livre de poche classique) et d'un choix de *Mélanges* (Payot), outre de nombreuses contributions à l'édition des *Œuvres complètes* publiée à la Voltaire Foundation (Oxford) dont il est l'un des animateurs, et à la grande biographie intitulée *Voltaire en son temps* (Voltaire Foundation et Fayard), dirigée par René Pomeau, auquel il a succédé à la Sorbonne. L'autre axe majeur de ses recherches et de ses publications concerne la poésie de Boileau à Lamartine, notamment la période 1700-1750 (*La Chute d'Icare*, Droz), l'œuvre de Louis Racine, de

¹ Université « Alexandru Ioan Cuza » Iași. Correspondante de la Roumanie pour RHLF.

Jean-Baptiste Rousseau, de Gresset, de Saint-Lambert, de Delille, d'André Chénier. Il a aussi retrouvé, publié et commenté les carnets manuscrits de Rivarol (Desjonquères) et consacré des études notamment à Jean-Jacques Rousseau, Lesage, Mme Riccoboni. Nombre des doctorants qu'il a dirigés occupent des chaires dans les universités françaises et étrangères. Certains d'entre eux ont participé à un groupe de recherches qu'il a créé sur le phénomène *sériel* dans la littérature, par lequel les œuvres nouvelles dialoguent avec des textes connus des auteurs et du public. Cette orientation unificatrice des recherches conduites et dirigées par Sylvain Menant explique le titre des *Mélanges* qui lui ont été offerts en 2010 par ses élèves, ses collègues et ses amis : *Séries et variations* (Presses Universitaires de Paris Sorbonne).

La SHLF est l'une des Sociétés (littéraires, scientifiques) les plus anciennes, sinon La plus ancienne en France. Quelle est son identité passée et actuelle ? Son évolution ?

J'ai l'honneur de présider la Société d'Histoire Littéraire de la France, à laquelle j'ai été attaché pendant toute ma longue carrière universitaire. Cette société savante, l'une des plus anciennes des sociétés encore actives, est surtout connue pour la revue qu'elle publie. Célèbre sous son acronyme RHLF, la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, fondée en 1894, avait déjà assis son autorité quand commença le XX^e siècle, pendant lequel sa publication, très régulière, n'a jamais été interrompue, sauf de 1940 à 1946 en raison de la guerre et de l'Occupation. Elle continue à prospérer et présente la particularité, exceptionnelle pour une revue littéraire, de présenter un bilan bénéficiaire. Elle a toujours été diffusée presque exclusivement par abonnements. En 1914 encore, elle avait moins de 500 abonnés ; à la fin du siècle, ils étaient environ 1500 ; la possibilité désormais de lire la revue en ligne a ramené leur nombre au-dessous de 1000, sans que son audience internationale ait changé. Son éditeur historique, lors de sa création, est la Librairie Armand Colin ; son gérant, Max Leclerc, gendre d'Armand Colin, a été trésorier de la Société ; elle a longtemps abrité la revue dans ses locaux à Paris, rue de Mézières, puis au coin du boulevard Saint-Michel et de la rue de l'Abbé de l'Épée. Quand Armand Colin réduit ses activités, elle passe en 1998, tout en restant la propriété de la Société d'Histoire littéraire de la France, aux Presses Universitaires de France puis en 2017 aux éditions Classiques Garnier. Une constante de son lectorat est son caractère

largement international : les deux tiers de ses abonnés vivent à l'étranger. Présente dans la plupart des bibliothèques universitaires et beaucoup d'autres bibliothèques publiques, sa collection est désormais presque totalement accessible en ligne (Gallica, puis Cairn). Comme son format (grand in-8° puis 240x155), sa couverture a évolué : sa couleur (crème, puis bleu vif avec un encadré blanc, puis orange et blanc, puis bleu-gris bordé de blanc) et la typographie ont changé plusieurs fois. Elle a comporté parfois des illustrations en noir et blanc, toujours à caractère documentaire. La périodicité est restée longtemps trimestrielle, avec une pagination annuelle de 600 à 700 pages ; la revue publie cinq numéros dont un double entre 1968 et 2002, en tout 1000 à 1100 pages, avant de redevenir trimestrielle sans réduire sa pagination globale.

Quelle est, en grandes lignes, la problématique prioritaire de la revue ? Quel est son rayonnement international ?

L'organisation du contenu est restée à peu près constante. D'abord cinq à dix articles de dix à trente pages traitant de questions très variées, mise au jour d'auteurs oubliés, précisions biographiques, problèmes d'attribution, recherches de sources, interprétation de poèmes ou de passages en prose, études de réception, ou présentation de textes inédits, souvent des lettres d'écrivains. Ensuite une section intitulée d'abord « Mélanges » puis « Notes et documents », surtout abondante dans la première moitié du siècle : c'est une succession de cinq à vingt brèves informations, découvertes de manuscrits ou d'éditions inconnues, rectification d'une date ou d'une identité, meilleure lecture d'un passage controversé... Puis vient une section intitulée « Chronique » qui disparaîtra peu à peu dans les années soixante : elle recense avec précision les articles publiés récemment dans les périodiques sur la littérature française et mentionne les événements qui s'y rapportent. Enfin se présentent les comptes rendus, dont le nombre n'a cessé d'augmenter au fil des ans, pour dépasser la cinquantaine dès 1930 ; on estime que c'est la partie la plus lue de la revue, au moins lors de la parution de chaque livraison. Une partie d'entre eux est désormais publiée en ligne, sur le site de la société (srhlf.com). La longueur de chaque compte rendu est très variable, d'une demi-page à quatre ou cinq pages. Ils concernent des ouvrages récents (datant d'un an ou deux) concernant la littérature française, en français ou dans diverses langues étrangères. De façon irrégulière est publiée ensuite une liste d'ouvrages reçus par la revue. À partir de 1947, un

conservateur de la Bibliothèque nationale, René Rancœur, donne pour chaque numéro une bibliographie classée des publications reçues par la Bibliothèque nationale ou la revue, ou signalés par des correspondants étrangers. Cette partie bibliographique disparaîtra en 1966 quand elle nourrira un volume annuel, présenté comme un supplément de la revue et intitulé *Bibliographie de la littérature française*, qui connaîtra un important développement grâce à d'autres conservateurs de la Bibliothèque Nationale de France, successeurs de René Rancœur, Marianne Pernoo-Bécache, Éric Ferey, Marie Galvez, Monika Prochniewicz. Une version développée de cette bibliographie est désormais consultable en ligne pour les abonnés et tous les lecteurs des bibliothèques abonnées. Cumulative et mise à jour chaque semaine, cette « BLF » en ligne, conçue et réalisée par une collaboration étroite de la SHLF, de la BNF et des Classiques Garnier, est un outil de travail sans équivalent.

La Revue d'Histoire Littéraire de la France (RHLF) est inextricablement liée à la vie de la Société, SRHLF étant le sigle qui les réunit. Qu'est-ce qui assure la qualité de la revue, sa longévité, son audience, son actualité ?

Émanation d'une société savante qui se présente dans les contrats comme l'« auteur » de la publication, la *RHLF* suit les orientations du Conseil d'administration de la Société d'Histoire Littéraire de la France, dont ont toujours fait partie ses responsables directs. Très longtemps, jusqu'à 1940, ceux-ci ne sont d'ailleurs pas explicitement désignés ; une « Commission des publications » comprend par exemple en 1901 neuf membres, parmi lesquels figure discrètement à sa place alphabétique Gustave Lanson, entre Albert Gazier et Pierre de Nolhac, quoique son rôle soit prépondérant, avec le titre de « secrétaire » du Bureau de la Société. En 1947, les deux rédacteurs en chef qui dirigent en fait la revue sont clairement désignés : ce sont Jean Pommier, professeur au Collège de France, et René Jasinski, professeur à la Sorbonne. Ils continuent à porter modestement le titre de « secrétaires », pour indiquer le fait que le Conseil de la Société reste seul, collectivement, le directeur légitime. Un vif conflit entre ces deux brillantes personnalités conduit Jasinski à continuer sa carrière aux États-Unis et Pommier reste seul « secrétaire ». Après une direction transitoire qui associe à Jean Pommier Pierre-Georges Castex et René Pomeau, ce dernier devient en 1965 seul « directeur » de la Revue. Lui succèdent en 1991 Sylvain Menant, professeur à l'Université Paris-Sorbonne, puis en 2004 Pierre-Louis Rey, professeur à

l'Université de la Sorbonne-Nouvelle, et en 2014 Alain Génétiot, professeur à l'Université de Lorraine. À partir de 1991, un comité de rédaction élu par le Conseil d'administration de la Société et présidé par le directeur se réunit régulièrement, désigne des experts pour examiner les articles proposés à la revue, choisit ceux qui seront publiés et approuve les sommaires. Un comité des recensions, animé par un directeur-adjoint, actuellement Dominique Quéro, professeur à l'Université de Champagne, répartit les livres qui feront l'objet de comptes rendus.

La composition des organes dirigeants de la Société d'Histoire Littéraire de la France depuis ses origines montre clairement que la revue qu'elle publie est académique dans les deux sens du terme : elle est étroitement liée, dans ses objets et dans ses méthodes, aux recherches et à l'enseignement universitaires, et elle reflète, de près ou de loin, l'esprit des Académies de l'Institut de France. Les membres du Bureau de la SHLF, en 1901, sont presque tous membres de l'Académie des Sciences Morales et Politiques ou de l'Académie française, parfois des deux. À la fin du siècle, la présence des académiciens est moins massive, mais le président de la Société, René Pomeau, est membre de l'Académie des Sciences Morales et Politiques. Marc Fumaroli, qui lui succède, appartient à la fois à l'Académie française et à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Des conservateurs de la Bibliothèque nationale ou d'autres grandes bibliothèques sont toujours présents.

La revue, la Société sont donc, ont toujours été, bien françaises. Mais, en même temps, elles se sont ouvertes progressivement vers d'autres espaces européens ou bien plus éloignés. Est-ce que cette « infusion » de l'ailleurs a été bénéfique, enrichissante ?

Les responsables de la société et de la revue sont en effet tous français, comme l'exige en France la règle des « sociétés reconnues d'utilité publique » dont la SHLF fait partie. Mais le rôle des « correspondants étrangers » (telle le Pr Mureşanu Ionescu) dans l'orientation de ses activités et le choix des sujets est important, et un grand nombre d'articles et de recensions sont l'œuvre d'universitaires de tous les continents. Par exemple, dans son numéro de juin 2019, à côté d'un article venu de Chine, d'un autre venu du Japon, la RHLF a publié un article de M. Marius Popa, de l'Université de Cluj-Napoca, qui d'ailleurs a été remarqué et récompensé par le prix de la société Giraudoux-Louis Racine.

Il faut signaler ici le rôle éminent d'un savant roumain dans la fondation et le développement de la SHLF : Georges Bengesco, célèbre spécialiste de Voltaire, auteur d'une bibliographie de ses œuvres qui fait toujours autorité, et vice-président de la Société dès sa création. Né en Roumanie, en 1848, dans une famille particulièrement distinguée et parfaitement francophone, Georges Bengesco avait simplifié son nom, Gheorghe Bengescu, à l'usage des Français. Dans sa jeunesse il était venu à Paris faire des études de sciences politiques, avait soutenu une thèse de doctorat dans ce domaine, était revenu en Roumanie exercer quelque temps des fonctions de juge avant de se tourner vers la diplomatie. De 1872 à 1891, il fut successivement en poste à Vienne, à Londres, à Paris comme secrétaire de légation, puis premier secrétaire, puis conseiller ; il devint enfin ministre plénipotentiaire à Bruxelles et La Haye, et prit sa retraite en 1898. Il ne quitta désormais plus Paris, où il mourut en 1922. Son enracinement parisien était d'autant plus fort que sa sœur, Marie Bengesco, s'était elle-même installée dans la capitale, où elle animait un salon littéraire et artistique en vue dans son appartement du quai Voltaire. Amie d'Hélène Vacaresco, des Mardrus, de Rodin, de Brâncuși, elle fut jusqu'à sa mort en 1926 l'animatrice des relations culturelles franco-roumaines. On peut, à Paris, voir au musée Rodin son buste modelé par l'artiste, dont il existe d'assez nombreux moulages en bronze. L'érudition de Georges Bengesco en matière bibliographique ne doit pas faire oublier le reste de ses travaux : son ouvrage d'histoire littéraire le plus important sur Voltaire s'intitule *Les Comédiennes de Voltaire*. Bengesco a aussi été un passeur, pour le public français, de la culture et de la société roumaine. Il était l'ami de la reine Elizabeth de Roumanie, née Princesse de Wied (1843-1916), sa contemporaine, qui était elle-même poète et moraliste sous le nom de plume de Carmen Sylva ; il présenta sa vie et son œuvre et la traduisit dans un livre paru à Paris, qui n'eut pas moins de dix éditions en 1905, *Carmen Sylva intime*. Il publia aussi des travaux sur d'autres aspects de la vie littéraire en Roumanie, sur Vasile Alecsandri et le cercle de la famille Golescu. Le milieu dans lequel a vécu Bengesco et l'ensemble de son œuvre autre que bibliographique laissent penser qu'il avait une idée précise de ce qui, à la fin du siècle, pouvait intéresser le public cultivé non universitaire. Mais il savait très bien aussi, évidemment, quelles étaient les attentes des milieux universitaires ; il y avait été accueilli avec faveur, au point, on l'a vu, de devenir vice-président de la Société d'Histoire Littéraire de la France, qui venait d'être fondée et rassemblait l'élite des professeurs de littérature française, mais aussi les représentants de la culture française les plus distingués. C'est pour moi un plaisir particulier de rappeler ici son rôle fondateur dans l'histoire de la SHLF.

Quant à l'orientation « méthodologique » de la revue ? Assurément, comme son nom le montre bien, elle ne saurait relever que de l'histoire littéraire, domaine bien cerné. Mais, comme on le sait, les frontières entre des aires voisines, telles la critique, la littérature comparée, l'histoire des idées sont souvent assez poreuses. Y a-t-il eu des tendances programmatiques explicites ?

Dans la jeune *RHLF*, presque toutes les contributions ont pour auteurs des universitaires français ou étrangers attachés à une approche historique et érudite de la littérature. Jusqu'à la guerre de 1914 s'y mêlent souvent des « hommes de lettres ». Mais les directeurs de la revue (sans qu'ils portent ce titre jusqu'à 1965) sont des professeurs : Arthur Chuquet, professeur au Collège de France comme Jean Pommier, Gustave Lanson, professeur à la Sorbonne comme Ferdinand Brunot, Daniel Mornet, René Jasinski, Pierre-Georges Castex ou René Pomeau. Arthur Chuquet qui passe pour avoir été à l'origine de la création de la revue était professeur de littérature allemande, mais il était et reste surtout connu pour une œuvre immense d'historien de la Révolution et de l'Empire. La présence d'Ernest Lavisse au Conseil d'administration de la Société n'est pas moins significative. Comme l'écrit un des fondateurs, en 1895, « nous ne pouvons ni ne voulons faire de la critique, mais de l'histoire ».

L'histoire est la science de référence de la revue, et ses méthodes sont celles qui inspirent l'« histoire littéraire » qu'elle promeut. La publication a commencé en 1894 *ex abrupto*, sans la moindre déclaration théorique, comme si le titre suffisait à définir l'objet de la revue. Mais à lire les déclarations imprimées dans diverses circonstances, comme les procès-verbaux des assemblées générales de la Société, et à analyser les choix que reflètent les sommaires successifs, une doctrine se dessine, qui est résumée dans une annonce de la *Revue critique* de 1893, citée par Antoine Compagnon : la *RHLF* sera « une revue qui sera consacrée aux travaux d'histoire sur notre langue et notre littérature ». Toute affirmation doit être appuyée d'un document, la conformité du texte étudié aux choix de l'auteur est indispensable, la chronologie des événements biographiques comme de la composition et des éditions constitue la base de toute analyse, la recherche des influences, des sources, des concomitances et des concordances éclaire le sens et la signification des textes littéraires. La connaissance exacte de la vie et du milieu des écrivains est un puissant moyen de pénétrer leur œuvre. Les chefs-d'œuvre toujours vivants ne

peuvent être séparés de la masse des œuvres publiées avec moins de succès à leur époque. Ces éléments d'une méthode historique rigoureuse sont sous-entendus dans l'expression « histoire littéraire », qui désigne dans cette perspective la mise au clair de tout ce qui peut permettre de faire l'histoire de la production littéraire en France.

Mais un autre sens latent éclatera dans les moments tragiques et exaltants de 1914 : faire l'histoire de la littérature écrite en français, c'est faire apparaître ce qu'il y a de meilleur et de constant dans la nation, l'âme de la France. Le 25 décembre 1914, Arthur Chuquet, responsable de la revue, résume cette conception devant les membres de la Société : « Oui, l'étude des lettres françaises est une école de fierté, de solidarité, de confiance [...]. Solidaires des siècles révolus et de temps futurs, nous savons trouver dans cette longue suite de traditions nationales, l'énergie de lutter contre toute barbarie, d'où qu'elle vienne et de quelque nom orgueilleux qu'elle prétende se couvrir » (*RHLF*, 1914, p. 827). C'est une certaine histoire de la France que la revue se charge d'écrire, une histoire qui dégage en profondeur et dans la production des meilleurs esprits l'unité de la nation, la continuité de sa pensée collective : l'histoire littéraire de la France, c'est l'histoire de la France par sa littérature. Cette ambition s'est faite de plus en plus discrète au fil des décennies, sans que la grande idée d'une profonde unité de la littérature française dans la longue durée cesse de féconder des travaux souvent très parcellaires en apparence. En 1947, quand la revue reprend sa parution après la suspension de 1940-1946, Daniel Mornet, tout en soulignant qu'« elle a été et demeure le seul périodique consacré à l'histoire de la littérature française moderne [...], revue documentaire et critique », affirme, pour repousser toute velléité de chauvinisme, la « solidarité intellectuelle entre les nations » (*RHLF*, 1947, p.1).

Tout au long du XX^e siècle, l'orientation de la revue ne s'est pas démentie, en intégrant progressivement des approches nouvelles et complémentaires, comme la stylistique, la génétique des textes, l'histoire du livre, la rhétorique ou la sociocritique, et en complétant les recherches biographiques par le recours à la psychanalyse. L'ouverture de la revue à la diversité des méthodes, pourvu qu'elles soient mises au service du sens originel du texte ou de ceux que sa réception historique lui a conférés, se manifeste en 1970, en réponse aux vives critiques de l'« histoire littéraire » qui se développent autour de 1968, par la publication d'un numéro spécial intitulé « Méthodologies ». Un quart de siècle plus tard, à l'occasion du centenaire de la revue, un autre numéro spécial fait le bilan de ces

affrontements, sous le titre : « L'histoire littéraire hier, aujourd'hui et demain » (1995). Il s'en dégage une confiance renouvelée dans des recherches rigoureuses qui ne prétendent nullement constituer le but des études littéraires, mais seulement leur base indispensable. Déjà en 1930 c'est ce qu'affirmait avec force et une sorte de colère Daniel Mornet, figure majeure de la revue, au début d'un compte rendu, en regrettant le penchant exagéré des jeunes universitaires à se limiter à des recherches historiques : « personne ne conteste que l'étude de l'histoire n'a pour but que de permettre l'étude de l'art » (*RHLF*, 1930, p. 611). La même année, la *RHLF* publie *in extenso* la leçon inaugurale à Lausanne de René Bray, le grand historien du classicisme français, consacrée aux « tendances nouvelles de l'histoire littéraire ». Il y présente les attaques dont elle fait alors l'objet de divers côtés, au profit de la littérature comparée, de la littérature générale ou de l'histoire des idées (qu'illustre pourtant alors Daniel Mornet, auteur d'une histoire de *La Pensée française au XVIII^e siècle*). René Bray insiste sur le caractère subsidiaire de toutes les recherches sur l'auteur ou son temps, ou sur les œuvres médiocres : « l'histoire littéraire, c'est l'histoire des œuvres d'art » (*RHLF*, 1930, p. 549). Cet appel au recadrage est entendu, et il coïncide avec l'influence de Lanson lui-même, qui est à son comble (il est devenu en 1925 président de la Société) : les recherches et les publications de détail sur des auteurs de troisième ordre se font plus rares, sans que soit perdu de vue toutefois le profit à tirer des redécouvertes de grands écrivains éclipsés par les hasards de l'histoire, tel Robert Challe auquel la *RHLF* consacra tout un numéro spécial en 1979.

Vu la richesse du patrimoine littéraire français, comment la revue réussit-elle à mettre en valeur les époques, les écoles, les auteurs ? Il y a forcément des choix à faire.

Le corpus qu'explore la revue connaît une évolution : son extension chronologique change au cours du XX^e siècle et depuis le début du XXI^e siècle. À l'origine, elle allait du XIV^e siècle à la fin du XIX^e, parce qu'elle devait compléter le champ de la *Romania*, son aînée, consacrée au Moyen Âge, et que seuls les auteurs morts ou les genres à bout de souffle pouvaient faire l'objet d'études historiques. Le XIV^e siècle a été peu à peu oublié, et le XV^e aussi, et les auteurs du XX^e siècle ont progressivement trouvé place dans les contributions, pourvu qu'ils fussent disparus, avant que la revue s'ouvre à quelques auteurs de notre XXI^e siècle, lorsqu'une étude documentée de leur

œuvre est possible. Le développement, largement théorisé, d'une « histoire du temps présent » a conduit à donner une place à des écrivains vivants, sous la pression surtout des collaborateurs étrangers qui les étudient volontiers, parfois exclusivement, dans leurs universités. Même ouverture vers les œuvres de langue française écrites hors de France. L'étendue du champ couvert par la revue entraîne évidemment que chaque numéro, s'il aborde toutes les périodes concernées, ne traite pas de toutes les questions. Mais la collection de la revue est un tout : dans l'ensemble de ses livraisons, si on la considère depuis ses origines, elle traite de tous les aspects de la littérature française écrite en France, et des principaux aspects de celle qui est produite hors de ses frontières. Les tables publiées et la bibliographie en ligne, cumulative, je le rappelle, permettent de s'orienter dans cette forêt de savoirs.

Peut-on parler d'un « esprit » de la SHLF, qui lui confère une spécificité, une personnalité à part ? Quelle est son audience aujourd'hui ?

Il existe sans nul doute un « esprit SHLF » : il est marqué par l'exigence de la rigueur documentaire, par l'intérêt pour les perspectives et les explications historiques, par l'attachement à une vision d'ensemble de la littérature française dans la longue durée, et aussi à une façon d'écrire accessible à un large public cultivé, sans recours aux commodités des jargons de spécialistes. L'audience de la *RHLF* est liée à l'existence d'un lectorat capable de s'intéresser au large éventail d'études qu'elle propose, doté d'une formation assez générale pour ne pas restreindre ses curiosités à une seule époque ou à un seul auteur, nourri de lectures assez étendues pour comprendre les allusions d'articles savants, et en position de tirer profit de la matière qui lui est proposée. Ce lectorat était formé au début du XX^e siècle des universitaires français et étrangers spécialistes de « français », comme l'on disait alors, mais aussi des professeurs des grands lycées, et d'amateurs très éclairés. Il a grossi dans la seconde moitié du siècle, avec la multiplication des étudiants et le recrutement d'enseignants nombreux pour les encadrer. Le reflux des études françaises dans le monde et leur caractère souvent moins littéraire, comme la spécialisation précoce des chercheurs, ont commencé, à la fin du XX^e siècle, à rendre moins visible l'influence d'une revue aussi généraliste et érudite à la fois. Mais, comme l'écrit en 2013 le site du labex *Transfers* de l'École normale supérieure, son contenu est « indispensable à tous ceux qui travaillent sur la littérature française du XV^e siècle à nos jours » : son accès rendu aisé et universel par la mise en ligne de toute la collection et

des numéros récents, ainsi que de la *Bibliographie de la littérature française*, ouvre de nouvelles et vastes perspectives.

La SHLF organise annuellement un colloque scientifique réunissant des spécialistes français et étrangers. Quels sont les axes thématiques, les principaux centres d'intérêt ?

La SHLF a depuis longtemps pris l'initiative d'organiser des colloques, dès un temps où ils étaient rares en France ; ces colloques annuels constituent généralement la phase préparatoire à un numéro spécial de la revue. Devant l'inflation des colloques spécialisés qu'a engendrée depuis quelques décennies une nouvelle organisation de la recherche universitaire, la SHLF privilégie les colloques à sujet thématique large, occasion d'échange pour des spécialistes de différents domaines. Ainsi, le sujet de 2018 porte sur le message moral de la poésie, celui de 2019 sur les rapports de la littérature et de la médecine, celui de 2020 sur « l'esprit français, un chapitre littéraire du roman national ? ». Cette rencontre de deux jours aura pour cadre la salle Louis Liard de la Sorbonne, cadre prestigieux aux riches dorures et aux peintures allégoriques, qui, circonstance frappante, a été édiflée et décorée à peu près au moment de la création de la *RHLF* et de la SHLF. Les colloques de la Société sont l'occasion de rencontres fructueuses entre universitaires français et étrangers, avec notamment la présence très appréciée des correspondants de la Société dans de multiples pays du monde, comme celle, pour la Roumanie, du Professeur Mureşanu Ionescu, fidèle et très écoutée.

Bibliographie

Revue d'histoire littéraire de la France, 1894-2000, en ligne sur

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb343491539/>

Revue d'histoire littéraire de la France, 2001-, en ligne sur www.cairn.info ›

Reuves ›

Antoine Compagnon, « Deux absences remarquables en 1894 : Brunetière, Lanson et la fondation de la *Revue d'histoire littéraire de la France* », *RHLF*, 1995, n° spécial du centenaire, p. 29-53.

Table générale de la RHLF (1894-1898) par Maurice Tourneau, Paris, Armand Colin, 1898.

Table générale de la RHLF (1899-1940) par Pierre Jusserand, Paris, Armand Colin, 1952.

RHLF. *Table des articles et des comptes rendus (1940-2000)* par Winfried Wehle et coll., Paris, PUF, 2006.

<http://www.transfers.ens.fr/index.php/fr/elaboration-doutils/89-revue-dhistoire-litteraire-de-la-france>